



Siniša, Malešević.- *Grounded Nationalisms. A sociological Analysis* (Cambridge: Cambridge University Press, 2019), 322 p.

“Qu’on le veuille ou non, le nationalisme est là et va y rester.” C’est ainsi que l’auteur du livre: *Grounded Nationalisms, A Sociological Analysis*, (*Nationalismes ancrés, une analyse sociologique*) conclut l’introduction du livre. Cette courte citation révèle l’objet et l’enjeu majeur de cet ouvrage: réfuter la thèse communément soutenue dans les cercles académiques classiques et contemporains que le nationalisme comme idéologie et comme mode d’organisation des sociétés serait en déclin.

Siniša Malešević est Professeur de Sociologie à la School of Sociology, University College Dublin. Ses travaux de recherche portent sur l’étude comparative, historique et théorique des questions liées à l’ethnicité, le nationalisme, l’idéologie, la guerre, la violence ainsi que les théories sociologiques. Intégrant les acquis d’éminents chercheurs comme Ernest Gellner et Benedict Anderson, entre autres, il poursuit l’investigation sur le nationalisme à la fois comme idéologie et comme pratiques sociales.

Le principal objectif de ce livre est d’expliquer pourquoi le nationalisme demeure le discours idéologique opératif le plus puissant à l’ère moderne. Plus particulièrement, son ambition est d’explorer les origines sociales, organisationnelles, idéologiques ainsi que les dynamiques micro-interactionnelles des idéologies nationalistes. Du moment qu’on vit actuellement dans un monde où l’État-nation est la seule forme légitime de gouvernement territorial et où le nationalisme est le mode dominant et populaire de l’idéologie opérative, il est presque impossible d’échapper à la compréhension natio-centrique de la réalité sociale en temps de modernité. C’est là où les États nations diffèrent des formes politiques pré-modernes (pre-modern polity). Dans ces dernières, si les dirigeants invoquaient des sources différentes de légitimité– mythologies de la parenté, l’origine divine des rois, des traditions religieuses spécifiques, des missions civilisatrices etc., il s’en suit qu’il n’y a pas de modernité sans le nationalisme.

La principale question posée par l’auteur, et qui va servir de grille pour présenter sa thèse et ses arguments, est la suivante: pourquoi le nationalisme

s'est établi comme le mode organisateur central de la vie sociale et politique lors des deux derniers siècles?

La thèse défendue par l'auteur est que le nationalisme est l'enfant de la modernité, il est à la base de l'ordre social moderne. L'auteur récuse l'interprétation selon laquelle la récente montée du populisme et des mouvements identitaires partout dans le monde serait un nouveau nationalisme (néonationalisme) dont les principales caractéristiques sont l'anti-immigration, l'anti-globalisation, les politiques identitaires, le soutien aux leaders populistes et une hostilité générale envers les différences culturelles et religieuses entre autres. Pour l'auteur, cette interprétation est défailante parce qu'elle met l'accent sur les événements récents et néglige les tendances historiques de longue durée qui ont façonné les dynamiques des idéologies nationalistes.

En s'appuyant sur la métaphore de Max Weber de 'l'aiguilleur' historique qui, à travers des 'images du monde' particulières détermine l'action humaine, l'auteur souligne que contrairement aux recherches centrées sur le présent, et en tant que telles, sont incapable de saisir l'effet des processus historiques de longue durée sur la pensée et l'action humaine, il suggère d'historiciser les processus qui ont conduit à l'émergence du nationalisme. Cependant, pour cerner la dynamique historique du nationalisme, l'auteur propose d'inverser la logique de Weber en faisant valoir que le nationalisme est un fait social ancré et enraciné dans des processus historiques, organisationnels, idéologiques et micro-interactionnels qui ont favorisé l'émergence de nouvelles 'images du monde.'

La force du nationalisme, précise l'auteur, découle de son ancrage historique à long-terme, sa capacité organisationnelle toujours croissante, sa pénétration idéologique de plus en plus profonde et son plus grand enveloppement du monde micro-interactionnel. Par conséquent, l'ascension et la chute du nationalisme dépendent rarement des actions des élites ou de leaders charismatiques, mais largement du fonctionnement de ces forces sociales structurales. L'habitus nationaliste doit préexister pour qu'il soit radicalisé et déployé par ces élites pour servir tel ou tel objectif. Pour l'auteur, même les mouvements antinationalistes féroces des communistes aux islamistes n'ont pas eu d'autres options que d'incorporer le nationalisme dans leurs doctrines politiques et leurs activités quotidiennes. De fait, le nationalisme est la forme dominante de la "subjectivité humaine" dans le monde moderne. Il est simplement inévitable, il ne dévie pas des normes sociales, il est la norme.

Dans une synthèse sur les manifestations diverses du nationalisme dans différents contextes, l'auteur distingue les nationalismes ancrés des nationalismes fragiles. Les premiers tendent à être habituellement reproduits, idéologiquement bien diffus mais aussi capables de pénétrer le microcosme de la routine quotidienne. Leur ancrage fait qu'ils ne sont pas visibles à l'œil nu, et en tant que tels tendent à être discrets et imperceptibles mais encore plus puissants. Par contre les nationalismes moins ancrés et ceux qui subissent des transformations sociales substantielles sur une très courte période tendent à être plus visible par le biais de proclamations radicales, des discours intolérants, des diatribes xénophobes et des revendications mythomanes. Ces caractéristiques, selon l'auteur, ne sont pas des indicateurs de force mais de doute, d'insécurité et d'anxiété. Ce sont les faiblesses organisationnelles, idéologiques et micro-interactionnelles qui sont en mesure de générer ce type de réactions hostiles.

Enfin, articulant le rapport entre la structure et la capacité d'agir des individus, l'auteur postule que le nationalisme est bel et bien généré dans les structures organisationnelles et idéologiques mais son existence durable dépend largement de son ancrage dans les interactions quotidiennes des individus. En d'autres termes, pour diffuser les récits nationalistes, les organisations sociales doivent puiser dans les réseaux populaires, les réseaux de parenté, d'amitié, de voisinage et d'autres types d'interaction.

Les arguments de l'auteur sont articulés à l'aide de la notion du nationalisme ancré (*grounded nationalism*). Cette notion vise à saisir la variété des expériences nationalistes historiques et contemporaines. L'auteur conceptualise le nationalisme comme un phénomène historiquement façonné et constamment changeant, il est défini par sa capacité organisationnelle, son aptitude à articuler des récits idéologiques attirants et sa capacité de lier des projets idéologiques plus larges aux univers émotionnels et moraux des réseaux micro-interactionnels de la vie quotidienne. En bref, le nationalisme est à la base de l'ordre social moderne.

La principale thèse de l'auteur est que les structures organisationnelles et idéologiques ainsi que les dynamiques micro-interactionnelles de la vie quotidienne favorisent la création, la reproduction et la prolifération du nationalisme et finissent par constituer un habitus nationaliste. Comment cela fonctionne-t-il? L'auteur développe sa réponse en quatre arguments.

Le nationalisme est *historiquement ancré*. N'étant initialement qu'une affaire de quelques élites, il s'est progressivement introduit dans des cercles plus larges de groupes sociaux en saisissant les cœurs et les esprits de la

classe moyenne, des fonctionnaires, des soldats, des agents de police, des travailleurs, des paysans, et des classes pauvres urbaines entre autres. Cette expansion verticale a été suivie d'une autre, cette fois externe et horizontale; les idées et les pratiques nationalistes ont été doucement mais sûrement diffusées dans le monde.

Le nationalisme est *organisationnellement ancré*. Pour que les idées nationalistes aient un impact sur les pensées et les comportements des individus, elles requièrent des organisations sociales fortes. Les idées nationalistes ont été fertilisées à travers de larges mouvements sociaux qui étaient impliqués dans une variété d'actions sociales, culturelles, politiques et militaires. La centralité de l'ancrage organisationnel est plus visible dans la montée de la capacité de l'État. Lors des deux siècles derniers, les autorités étatiques ont profondément investi dans le développement de leur infrastructure, y compris le transport, les réseaux de communication ainsi que la capacité de contrôle des frontières, les ressources, les taxes et la population. Ces capacités organisationnelles ont permis le renforcement de la capacité administrative, judiciaire, militaire ainsi que l'appareil policier entraînant un plus grand contrôle de la population, par le biais du pouvoir de coercition qui forge des institutions uniformes et standardisées en vue de façonner les citoyens et produire une population relativement homogène. Ces développements historiques ont un double effet: alors qu'ils ont renforcé le pouvoir de l'État, ils ont substantiellement contribué à l'expansion du nationalisme.

Le nationalisme est *idéologiquement ancré*. Le pouvoir organisationnel et coercitif de l'État a permis la prolifération des idées nationalistes: l'idéologie nationaliste offre une perspective de libération et d'émancipation collective, invoque des principes moraux de justice, de liberté, d'égalité et postule que l'État nation est le pinacle du progrès humain.

Le nationalisme dépend également de *l'ancrage dans les interactions de la vie quotidienne*. Il est difficile d'envisager un nationalisme abouti sans des structures organisationnelles et coercitives efficaces, une idéologie et un récit articulés. Cependant, le nationalisme n'est pas seulement un phénomène structural mais implique aussi des individus pensants et agissants qui reproduisent activement ou habituellement des réalités natio-centriques. En effet, la nation se construit également dans les conversations de routine, dans les choix que les individus font tous les jours, à travers leur implication dans des rituels et la consommation des symboles et des produits de la nation.

L'ouvrage se présente en onze chapitres. Le premier porte sur le concept d'identité nationale. Il considère que ce concept ni n'est réel ni socialement

construit, il est plutôt un produit historique contingent des processus organisationnels, idéologiques et micro-interactionnels qui ont façonné le monde au cours des trois derniers siècles. Le deuxième fournit le cadre théorique de l'approche moderniste de longue durée qui, contrairement aux approches ethno-symbolistes, privilégie, selon l'auteur, la capacité organisationnelle, la pénétration idéologique et l'enveloppement de la micro-solidarité par le nationalisme.

Le troisième explore la relation entre les empires et les États-nations. Contrairement aux approches qui polarisent ces deux formes de régimes (polity), l'auteur suggère une continuité entre le modèle impérial et le modèle d'État-Nation de l'ordre social. L'empire peut se métamorphoser en État-nation et *vice versa*. Le quatrième poursuit le débat sur le rapport de l'empire à l'État Nation mais met davantage l'accent sur les projets idéologiques qui les sous-tendent: l'impérialisme et le nationalisme.

Le cinquième chapitre problématise l'idée des "petites nations" (i.e. l'Irlande, la Belgique, la Norvège, etc.) et tente de montrer que cette notion dépend moins de la taille que des objectifs stratégiques et idéologiques des mouvements nationalistes de ces États.

Le sixième analyse les dynamiques historiques du nationalisme et la formation d'État en Irlande, tandis que le 7ème et le 8ème successivement investiguent le caractère ancré du nationalisme dans les Balkans et dans le cas de la Serbie. Le 9ème met l'accent sur les changements dans les représentations de la nation au cours du XIX^{ème} et du début du XXI^{ème} siècle en Serbie et en Croatie. Le 10ème, quant à lui, focalise sur l'impact de la globalisation sur le nationalisme. L'auteur rejette la thèse selon laquelle les deux sont mutuellement exclusifs mais se sont historiquement influencés mutuellement. Plus encore, selon lui, l'expansion de la globalisation est une condition préalable à la prolifération de l'idéologie nationaliste. Enfin, le 11ème chapitre analyse les rapports du nationalisme au capitalisme. Le capitalisme néolibéral est souvent perçu comme une force qui sape la souveraineté des États-nations et affaiblit l'identification nationale. L'auteur conteste ces présupposés en explorant les dynamiques sociales de la privatisation de la coercition (les mercenaires militaires privés et les sociétés privées de sécurité). Tandis que les premiers n'avaient de loyauté à aucune nation, les dernières sont apparues et ont évolué dans un environnement natio-centrique. En tant que telles, elles sont inévitablement, organisationnellement, idéologiquement liées aux réalités nationalistes ancrées de la vie moderne.

Pour conclure, le livre de Malešević constitue une contribution majeure au débat contemporain sur le nationalisme, articulant une thèse ‘provocatrice’ et des arguments fondés sur une analyse sociologique et historique de longue durée. Il reste à vérifier si sa thèse et ses arguments s’appliquent à des contextes autres que ceux qu’il a explorés, à savoir, entre autres, le monde arabe et maghrébin. Dans une intervention récente d’Abdallah Laroui, éminent analyste du phénomène nationaliste au Maroc, ce dernier affirme que l’État-nation serait en déclin et que l’avenir est à la fédération et à l’appartenance tribale. Une lecture croisée des deux thèses serait d’un grand intérêt à la fois heuristique et explicatif.

Hicham Ait Mansour

Université Mohammed V de Rabat